

Circulations alexandrines

Renée Bourassa

Transmettre

Numéro 5, printemps 2005

URI : id.erudit.org/iderudit/1005490ar

DOI : [10.7202/1005490ar](https://doi.org/10.7202/1005490ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue intermédialités (Presses de l'Université de Montréal)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Renée Bourassa "Circulations alexandrines." *Intermédialités* 5 (2005): 21–36. DOI : [10.7202/1005490ar](https://doi.org/10.7202/1005490ar)

Résumé de l'article

Cet article retrace le périple des manuscrits antiques à partir d'un foyer de condensation, la bibliothèque alexandrine, puis de leur diaspora qui a suivi sa destruction pour finalement se transmettre à l'Europe de la Renaissance. Saisi à partir de sa fonction mnémotecnique dans le passage entre l'oralité et l'écriture, puis de sa valeur de prestige dans la constellation alexandrine, le manuscrit antique, à travers ses mutations et ses trajectoires, agit comme vecteur de constitution et de transmission culturelle. On peut ainsi apprécier le rôle des bibliothèques au sein d'une dynamique de condensation puis de dissémination des savoirs.

Tous droits réservés © Revue Intermédialités, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Circulations alexandrines

RENÉE BOURASSA

Porteuses en filigrane d'un projet utopique, soit de rassembler la totalité des savoirs, et d'un rêve encyclopédique, celui de contenir le monde, les bibliothèques ne sont pas les réceptacles passifs qui enferment les savoirs, mais plutôt les nœuds des réseaux où ils circulent. Champs gravitationnels où se condensent les épistémès, elles attirent et courbent autour d'elles l'espace des savoirs pour les transformer puis les aiguiller vers de nouvelles circulations. Dans l'horizon de l'intermédialité, le concept de transmission opère à travers trois plans de détermination qui entrecroisent leurs dynamiques de manière inextricable : en tant que milieu culturel, en tant que support matériel des idées et en tant que médiation humaine. C'est dans l'entrelacement de ces plans que l'intermédialité produit ses effets de sens au sein des sociétés. En effet, celle-ci se tisse à travers le jeu des représentations dans leur intrication irréductible avec les supports de transmission qui les matérialisent et avec les institutions sociales qui les canalisent. Deux moments cristallisent la transmission : espace-temps de condensation, puis de dissémination. Ceux-ci conditionnent les ruptures, les interdictions ou les détournements selon les trajectoires du livre, vecteur de représentations. Les figures du livre et de la bibliothèque cristallisent cette tension entre les mouvements centripètes et centrifuges qui génèrent, condensent puis disséminent les savoirs.

21

CONDENSATION : LE MOMENT ALEXANDRIN

Le parcours de cet article tente de saisir quelques fils d'une trame complexe en interrogeant d'abord un milieu de transmission où se profile une mutation des modes de production épistémologique. Pôle gravitationnel des savoirs au sein du monde hellénistique, l'ancienne bibliothèque d'Alexandrie s'intègre au

Mouseion, centre de recherche situé au cœur du palais royal qui formait tout un quartier de la ville. Elle n'est pas seulement le lieu de la collection, mais aussi l'un des premiers modèles d'une communauté savante qui essaime autour du livre dans une dynamique de production intellectuelle. Elle inaugure ainsi un changement de paradigme dans la constitution et la circulation des savoirs. Modèle archétypal, sa figure métaphorique canalise l'utopie de la totalité ou le fantasme de l'accumulation ; elle porte aussi le jeu des censures et la hantise de sa destruction, signe d'une rupture brutale de la transmission. Si elle nous fascine encore aujourd'hui, c'est que ses échos résonnent dans les réseaux hypermédiateurs d'Internet qui en ravivent l'imaginaire. D'autre part, les mutations contemporaines du livre ou les mythes de sa disparition nous invitent à jeter un regard sur ses multiples figures au sein des milieux où il transite. Les jeux de bascule entre les continuités et les ruptures balisent les trajectoires du livre à travers ses mutations.

Dans le passage de l'oralité à l'écriture, à partir de l'interrogation socratique qui marque l'inquiétude platonicienne pour le nouveau support de médiation jusqu'à la collection alexandrine, le manuscrit change de statut. À l'époque de Platon, le rouleau ne servait guère qu'à pallier les défaillances de la mémoire entre les mains des rhétoriciens. Il deviendra pour Aristote le vecteur de la réflexion philosophique puis, à Alexandrie, celui du cosmopolitisme et de la rencontre culturelle. Le passage à l'écrit dans un contexte où l'oralité prédominait ne s'opéra pas sans une résistance à l'égard de cette médiation. Pour Platon, le travail de l'écriture oscille entre remède et poison (*pharmakon*)¹ et soulève le soupçon. Dans le *Phèdre*, Platon exprime par la bouche de Socrate sa méfiance à l'égard du profond bouleversement qu'instaure l'écriture comme véhicule pour transmettre la pensée et la tradition :

[...] toi qui es le père de l'écriture, tu lui attribues, par complaisance, un pouvoir qui est le contraire de celui qu'elle possède. En effet, cet art produira l'oubli dans l'âme de ceux qui l'auront appris, parce qu'ils cesseront d'exercer leur mémoire : en mettant, en effet, leur confiance dans l'écrit, c'est du dehors, grâce à des empreintes étrangères, et non pas du dedans, grâce à eux-mêmes, qu'ils feront acte de remémoration².

1. À ce sujet, voir Jacques Derrida, « La pharmacie de Platon », dans *La dissémination*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Tel quel », 1972, p. 82-213.

2. Platon, *Phèdre*, trad. inédite de Luc Brisson, Paris, Éditions Flammarion, 1989, 274d-275b.

L'écriture remplace le flux éphémère de la parole, mais est conditionné d'abord par la linéarité de son support qui le rattache encore à la tradition orale. Il faudra donc que le rouleau opère un passage de sa singularité à sa coexistence dans la collection au sein d'un milieu actif d'érudition pour que se transforme le statut de l'écriture dans ses intrications avec le travail intellectuel et les représentations du monde qu'elle induit.

Le milieu alexandrin modifie les relations entre le manuscrit et le lecteur. Pour comprendre les enjeux de cette mutation, il faut d'abord interroger la matérialité du support dans ses rapports singuliers à la lecture. Le rouleau de papyrus se déroule d'une main et s'enroule de l'autre main d'une manière qui ne permet pas d'écrire simultanément; en outre, il impose un champ visuel restreint qui conditionne le processus de construction du sens et le travail sur le texte. Le support induit de manière irréductible un parcours obligé que convoie le flux linéaire de l'écriture; sa fragilité matérielle ou l'absence de pagination et de séparation des mots ne stimulent pas les retours en arrière ou les itinéraires discontinus. Retrouver un passage au sein d'un rouleau s'avère une tâche ardue qui sollicite la mémoire vive du lecteur. Afin de repérer, par exemple, le *locus* d'un passage au sein d'un manuscrit, les contraintes matérielles du support imposent le maintien des pratiques de mémorisation qui opèrent la cartographie mentale du savoir. Par ailleurs, l'accumulation des manuscrits au sein de la bibliothèque alexandrine sollicite le travail de mémoire qui s'intrique de manière irréductible à l'écrit. Perdu dans les labyrinthes de l'écriture que génère la prolifération des manuscrits, l'érudit alexandrin perpétue la tradition rhétorique de l'*ars memoriae*³. Malgré la constitution de catalogues comme celui du poète Callimaque, le repérage au sein de la bibliothèque exige une familiarité avec les lieux physiques où s'entassent les rouleaux. Vitruve rapporte que lors d'un concours de poésie institué par Ptolémée, un érudit du nom d'Aristophane débusqua un plagiat opéré par l'un des orateurs grâce à sa mémoire phénoménale de la bibliothèque. En stupéfiant l'assemblée, il sortit des *armaria* une série de rouleaux qu'il compara à la récitation du poète plagiaire pour le confondre. Selon un rituel quotidien, Aristophane parcourait les rayonnages des *armaria* en suivant la trajectoire linéaire du *peripatos*. Il lisait et relisait dans l'ordre les manuscrits qui s'y trouvaient en les liant à leur disposition topographique dans la bibliothèque: il imprimait ainsi dans sa mémoire

3. Frances A. Yates, *The Art of Memory*, Chicago, University of Chicago Press, 1966.

une cartographie mentale des contenus en traçant un itinéraire physique⁴. La maîtrise intellectuelle qui s'arrime au vertige des 500 000 rouleaux suppose donc une filiation étroite entre les traditions orales de la mémoire et les statuts de l'écrit qui modifie les conditions de la production savante et de sa transmission. Par son passage au sein d'un contexte de collection, le manuscrit devient progressivement un véritable instrument de travail intellectuel ; l'érudition alexandrine multiplie les renvois d'un texte à l'autre pour tisser les premières mailles d'une intertextualité émergente où les textes se répondent entre eux. L'horizon de la construction du sens n'est désormais plus l'immédiateté du monde, mais le texte qui trace ses réseaux au sein de la bibliothèque et agit comme médiateur entre le savant et le monde. Ératosthène par exemple, le troisième bibliothécaire en titre d'Alexandrie, se livre à des travaux d'érudition pour tracer une carte géographique qui condense le monde connu dans une vision œcuménique. Sans jamais sortir de la « cage des muses », il tisse un réseau d'itinéraires textuels à partir des bribes du monde venues s'échouer sur les étagères de la bibliothèque. Il amorce ainsi le passage entre le voyageur qui extrait ses connaissances de son contact direct avec le monde et l'érudit qui en construit une représentation par la seule médiation des livres pour opérer une mise à distance de l'expérience. Désormais pris dans le lacs de l'intertextualité, le travail érudit s'arrime à la bibliothèque et déborde le monde pour générer de vastes synthèses intellectuelles.

L'ombre du précepteur d'Alexandre flotte sur l'institut de recherche fondé par Ptolémée Soter sur le conseil de Démétrios. Aristote, surnommé « le lecteur », réunit l'une des premières collections de livres autour de son enseignement oral. Le modèle qu'il inaugure sera transmis par l'intermédiaire de ses disciples : la bibliothèque d'Alexandrie est héritière de la tradition aristotélicienne. Le maître envisageait déjà cette communauté savante isolée du monde extérieur qui cultive la réflexion philosophique au sein d'une enclave préservée. Mais le passage de la bibliothèque privée d'Aristote au modèle alexandrin instaure un changement d'échelle et de valeurs. Il ne s'agit plus seulement de soutenir le discours du rhétoricien comme à l'époque de Platon ou de préserver

4. Cette anecdote est relevée par Luciano Canfora, *The Vanished Library*, trad. Martin Ryle, Berkeley, Los Angeles, University of California Press, 1989 [1986], p. 37-39. Voir aussi Christian Jacob, « Lire pour écrire : navigations alexandrines », dans Michel Baratin et Christian Jacob (dirs.), *Le pouvoir des bibliothèques. La mémoire des livres en Occident*, Paris, Éditions Albin Michel, 1996, p. 47-75.

le savoir au sein de manuscrits destinés à l'enseignement de quelques disciples. Instrument du pouvoir royal, la bibliothèque se détache de l'activité pédagogique propre au modèle aristotélicien et devient désormais une affaire d'État. Elle s'investit d'une mission utopique : celle de réunir dans un même lieu la totalité des manuscrits de la terre et tous les savoirs du monde. Dans cette vaste entreprise se déploient les moyens du pouvoir royal : Ptolémée envoie ses émissaires dans tout le bassin méditerranéen à la recherche de manuscrits. On ratisse les comptoirs commerciaux et les marchés de livres de Rhodes ou d'Athènes, on procède à des transcriptions d'envergure. Les manuscrits affluent à Alexandrie de tous les horizons du monde hellénistique ; la terre égyptienne devient le lieu de rencontre et d'amalgame des savoirs grecs et barbares. Par sa politique d'acquisition, la stratégie des Ptolémées instaure un monopole sur le savoir pour le capitaliser. Lorsque les bateaux accostent au quai d'Alexandrie, leur cargaison de manuscrits est confisquée pour aboutir entre les mains des copistes et des traducteurs qui se font complices de la tricherie royale : on restitue le double au propriétaire et dépose l'original à la bibliothèque. L'appropriation du manuscrit de valeur affirme le pouvoir symbolique de la royauté sur les territoires habités et renforce le prestige de la capitale : la bibliothèque devient le lieu d'une cartographie culturelle où s'intriquent les raisons politiques et le manuscrit devenu à la fois valeur symbolique à la solde du prestige royal et valeur marchande. La bibliothèque s'insère dans le filet des rivalités qui opposent les stratégies concurrentielles des royaumes en quête de prestige ; c'est dans les entrelacs complexes des finalités politiques que se trament les enjeux du fantasme de collection. Les bibliothèques de Pergame et d'Alexandrie se livrent à une compétition féroce pour la possession des manuscrits, qui deviendra alors le territoire de la cupidité marchande. Les faussaires et plagiaires font monter les enchères : les faux *Aristote* ou les apocryphes, qu'on vend au plus offrant, se multiplient. La guerre des bibliothèques suscite ses fictions destinées à discréditer l'adversaire : les Alexandrins auraient emprunté les « originaux » des grands tragiques grecs à l'État athénien pour les copier mais ne les auraient jamais retournés, les volant à leurs propriétaires. Selon Luciano Canfora, cette histoire est elle-même une falsification provenant de Pergame. En effet, il ne peut être question « d'originaux » dans le cas des tragédies grecques, mais plutôt d'une « version officielle » préparée par l'orateur Lycurge⁵. Pour assurer son pouvoir sur les livres, Ptolémée V Épiphane coupe sa rivale de son approvisionnement

5. Luciano Canfora, *The Vanished Library*, p. 48.

en papyrus en interdisant son exportation : engrené aux jeux politiques, le livre entame ainsi une autre mutation de sa matérialité. En réponse à la stratégie alexandrine, Pergame invente le parchemin⁶ de vélin qui finira par supplanter le rouleau de papyrus comme médium d'écriture sous la domination romaine.

26

Contrairement à ses homologues contemporaines, la bibliothèque antique n'est pas destinée à la lecture publique ou à la dissémination sociale des savoirs, mais plutôt à sa thésaurisation entre les mains d'une élite politique et intellectuelle. Alexandrie abrite dans le quartier du palais royal la bibliothèque tout comme le tombeau d'Alexandre, signes et instruments du pouvoir impérial. Ce sont dans les arcanes des portiques royaux que se décide ce qui sera transmis ou non. Le savoir ne s'adresse pas au grand nombre, mais au cercle restreint des élites lettrées qui habitent les quartiers royaux. Dans la cage des muses⁷ où il se livre à ses écritures et à ses exégèses, entretenu par le pouvoir royal qui le nourrit et le contrôle, l'érudit alexandrin se sépare du vulgaire et s'enferme dans l'écrin d'un monde protégé qui gravite autour du manuscrit. Si la bibliothèque alexandrine n'est pas un lieu public au sens moderne du terme, elle agit comme pôle gravitationnel pour stimuler une activité d'érudition intense. Elle devient milieu de traduction, d'exégèse, de critique littéraire et de science. Savants, traducteurs et philologues affluent de partout pour générer une profusion de manuscrits. Les travaux d'assimilation des premiers philologues condensent des siècles de spéculation philosophique, les copistes et traducteurs sont à l'œuvre : on traduit les manuscrits provenant de tous les horizons du monde grec et barbare en intriquant leurs territoires conceptuels. Le chantier intellectuel entrepris est à l'image du manteau de guerre macédonien, la chlamide, fait de tissus entrelacés, comme le plan de la cité qui l'abrite⁸. Héritier de la tradition philosophique grecque, le milieu alexandrin condense une image du monde où viennent s'hybrider les spéculations des écoles athéniennes et les influences orientales au sein d'un éclectisme de pensée. Parmi ces grands chantiers d'érudition, la traduction en grec de la Bible et de la Torah témoigne d'une ouver-

6. Le terme parchemin provient du grec *pergamênê*, ou « peau de Pergame ».

7. Timon, un philosophe sceptique de l'Antiquité, ironise sur les érudits alexandrins en les figurant comme des oiseaux rares et précieux, écrivailleurs livresques qui passent leur vie entière, en retrait du monde, à becqueter dans la cage des muses, captifs des privilèges matériels que leur prévaut le patronage royal dans un milieu protégé. Selon Timon, ils s'entourent d'un aura de secret et de mystère pour cacher leur vide.

8. Christian Jacob, « Navigations alexandrines », p. 54.

ture pour les influences étrangères mais également d'un désir de contrôle culturel par le pouvoir politique dominant qui assimilait ainsi les idées étrangères à l'espace hellénistique. Dans la floraison des cultes mystiques, ces différents courants intellectuels s'amalgament pour forger de nouvelles conceptions du monde : Plotin fusionne l'héritage platonicien avec les influences ambiantes au sein d'un nouvel agrégat religieux et philosophique, le néoplatonisme, teinté d'une aura de mysticisme et de secret. Ce courant est repris à son tour par les premiers pères de l'Église qui l'assimilent au dogme chrétien. Le croisement du judéo-christianisme avec la pensée grecque qui s'est opéré dans le creuset alexandrin confère à l'un des nombreux cultes qui proliféraient dans la cité son armature intellectuelle⁹. De son foyer alexandrin, le nouveau culte se répandra progressivement dans le monde romain pour devenir à son tour un pouvoir étatique qui se retournera contre son milieu d'origine. C'est en effet le conflit sous-jacent entre le pouvoir chrétien et le savoir païen qui scellera en partie le sort de la bibliothèque.

On sait que la pensée grecque fut surtout de nature spéculative ; mais dans le milieu alexandrin se multiplieront les recherches en géographie, en astronomie et en médecine. Le *Mouseion* possède son observatoire où les savants accumulent les observations et complexifient le modèle planétaire hérité de la filière qui mène du *Timée* de Platon aux sphères aristotéliennes. Ils déploient une profusion d'activités scientifiques qui se matérialisent dans une prolifération de traités astronomiques, mathématiques et médicaux. Stimulée par la marée des manuscrits qui s'accumulent sous ses portiques et les travaux de traduction qui s'y agglutinent, la bibliothèque secrète ses grands traités, véritables sommes des savoirs antiques. Les *Éléments* d'Euclide réalisent une synthèse des travaux antérieurs en géométrie qui formera la base de l'enseignement

9. La pensée judéo-chrétienne se développa à partir de Philon d'Alexandrie (mort en 40 après J.-C.), qui réalisa un amalgame entre la Bible et la philosophie grecque telle qu'elle se développait alors à Alexandrie. Pour Philon, les effluves de l'esprit divin (le *logos*) imprègnent le monde. À partir du II^e siècle, le christianisme est devenu un mouvement important qui a pris racine à Alexandrie. Succédant à Clément d'Alexandrie, Origène (185-252) prend la tête de l'école chrétienne. Il subit l'influence des enseignements gnostiques et philosophiques ambiants et débute la tradition herméneutique de l'interprétation allégorique à partir de la méthode de critique littéraire alexandrine. Le néoplatonisme de Plotin (204-270) fit la synthèse des influences religieuses et philosophiques qui cohabitaient alors dans ce milieu cosmopolite. Son système rend compte de la complexité de ce brassage conceptuel qui se développa au III^e siècle.

dans les écoles publiques pour les siècles à venir. Dans l'*Almageste*, Ptolémée¹⁰ condense un système du monde qui couronne des siècles de travaux astronomiques à partir des intuitions pythagoriciennes originales. L'*Almageste* dessine un modèle cosmologique qui puise dans le mysticisme des néoplatoniciens et dans les concepts astrologiques. Il constituera la base du savoir astronomique pendant plus d'un millénaire : transmis de main en main, il traversera l'époque médiévale pour aboutir, treize siècles plus tard, dans l'Europe de la Renaissance, où la représentation qu'il véhicule basculera alors dans la foulée de la révolution copernicienne. Dans l'entre-deux, il inspirera les sphères célestes de Dante qui renvoient aux puissances angéliques.

28

Au sein de la pensée alexandrine, la rationalité se lie inextricablement au travail souterrain des influences occultes. Les premiers traités scientifiques se mêlent aux cultes mystiques et aux spéculations astrologiques ou alchimiques qui prolifèrent à Alexandrie, véritable incubateur de religions à mystères, de cultes gnostiques. C'est dans ces creusets alexandrins que se mélangeront les écrits néoplatoniciens de Plotin, les traditions mystiques de l'Orient et les premiers écrits scientifiques pour donner naissance à ce que, jusqu'au XIX^e siècle, on appellera encore la philosophie naturelle. Ainsi, le savoir que secrète la bibliothèque n'est pas affaire publique ; non seulement il se négocie dans les antichambres du pouvoir politique mais il se trame dans le secret. C'est entre les *armaria* de ses portiques que se concocte la tradition hermétique dont héritera bien des siècles plus tard, dans un autre milieu, l'académie florentine de Marsile Ficin sous le patronage de Cosme de Médicis. Le *Corpus Hermeticum* hybride la philosophie grecque et la religion égyptienne avec les traditions alchimiques qui émergent des alambics alexandrins. Si le savoir est captif des raisons politiques qui servent la construction du prestige royal, il est aussi l'instrument du secret entre les mains du thaumaturge et de l'alchimiste, qui le préservent de sa dégradation par le vulgaire. La légende raconte que les pythagoriciens noyèrent en haute mer l'un de leurs disciples réputé avoir divulgué le secret de la secte : celui des nombres incommensurables qui renvoie à l'idée de l'infini. La tradition du secret traverse l'histoire du savoir jusqu'à la Renaissance, où un nouveau paradigme lié à l'émergence de l'espace public remplacera

10. Ptolémée (II^e siècle après J.-C.) est considéré comme le plus grand astronome de l'Antiquité. Il ne faut pas le confondre avec la dynastie monarchique du même nom qui régna sur Alexandrie.

progressivement la conception d'un savoir qu'il faut protéger de la contamination par l'inculte.

DISSÉMINATION : LA DIASPORA DES MANUSCRITS

Les enjeux de la transmission se lient à ceux de la censure qui oscillent entre condensation du savoir autour des pôles d'attraction que sont les bibliothèques et sa dissémination issue d'une interdiction, d'une destruction ou d'une disparition. L'utopie alexandrine, emportée par les flammes, nous révèle la fragilité d'une mémoire engrenée à la matérialité du livre et du lieu-monument livrés à la finitude.

Il existait en réalité deux bibliothèques d'Alexandrie dont le sort divise les historiens. Selon une première hypothèse, la bibliothèque royale, située près de la mer, aurait été incendiée par Jules César au cours du conflit qui l'opposa à Ptolémée XIII en 48 av. J.-C. Le feu se serait propagé par erreur à partir des quais¹¹. La bibliothèque fille s'était constituée au temple du dieu Sarapis, le *Sarapeum*, à partir des surplus de la bibliothèque principale. À la charnière entre l'Antiquité et la chrétienté médiévale, le savoir grec associé à la science est décrété inutile, voire dangereux. Il s'agissait alors d'abolir le paganisme pour protéger le nouveau dogme chrétien, maintenant devenu pouvoir étatique, de sa contamination par les idées grecques. En 391, une émeute chrétienne¹² saccage le *Sarapeum* et sa bibliothèque affiliée qui subirent tous deux des dommages considérables. Des érudits réussirent tout de même à préserver une partie des manuscrits qui échappent ainsi aux flammes. Depuis longtemps déjà, la bibliothèque est en déclin ; avant le massacre, ils avaient commencé à désertier, en emportant avec eux quelques précieux traités ou leurs copies. Les manuscrits entament un mouvement centrifuge de diaspora, pour fertiliser d'autres lieux, d'autres milieux. Au cœur des catastrophes qui jalonnent l'histoire des bibliothèques, le sauvetage des savoirs repose entre quelques mains privées qui assu-

11. Cette hypothèse est contestée par Luciano Canfora. Selon lui, ce ne serait pas la grande bibliothèque qui aurait pris feu mais plutôt un dépôt situé près du port contenant environ 40 000 rouleaux. Voir Luciano Canfora, *The Vanished Library*, p. 95-96.

12. À cette époque, le pouvoir étatique est entre les mains des chrétiens, sous le règne de l'empereur Théodose (379-395). Théophile, l'évêque fanatique d'Alexandrie, ordonne le saccaage du *Sarapeum* et la destruction de tous les symboles du paganisme, dont les manuscrits de la bibliothèque. Voir Mostafa el-Abbadi, *The Life and Fate of the Ancient Library of Alexandria*, Paris, Unesco, 1990, p. 160-167.

rent ainsi sa transmission, jusqu'à la formation d'autres pôles de condensation qui attireront à nouveau les manuscrits dans un mouvement centripète. Ainsi, le fantasme de collection qui lie le sort du savoir au lieu-monument pour l'enfermer dans le service d'un prestige institutionnel scelle également les ruptures de transmission : la majorité des grandes bibliothèques antiques disparurent dans les flammes. Entre les feux, les vols et les censures, la survivance des manuscrits dépend alors des efforts singuliers de lecteurs ou de bibliothèques privées qui au hasard de leur errance, ou encore dans le secret de quelque monastère anonyme où ils se terrent, maintiennent vivante la transmission des savoirs loin des pouvoirs hégémoniques.

30

La bibliothèque alexandrine n'a laissé que peu de traces matérielles, mais sa figure archétypale a traversé l'imaginaire humain pour générer au passage des fictions qui en ravivent le fantasme. En s'inspirant de sa destruction fictive par les Arabes, Borges rend hommage à la figure mythique qui traverse le temps :

Qu'elle brûlat, disent les infidèles, et l'histoire brûlerait. Ils se trompent. Les livres infinis furent créés par les veilles humaines. Si jamais se perdait jusqu'au dernier de ces livres, elles engendreraient tout à nouveau ; chaque page, chaque ligne, chacun des amours et des travaux d'Héraclès, chaque leçon de chaque manuscrit¹³.

Dans l'imaginaire borgésien, le livre échappe à sa matérialité qui en détermine la fragilité et se libère ainsi de sa finitude.

Borges réfère au calife Omar censé avoir ordonné la destruction par le feu des manuscrits de la bibliothèque d'Alexandrie lors de la conquête arabe de l'Égypte, en 642 après J.-C. À son général Amrou qui lui demandait que faire des manuscrits, il aurait répondu : « Si leur contenu est en accord avec le Livre de Dieu, ils sont inutiles ; s'ils sont en désaccord, ils sont indésirables. Donc, détruisez-les. » Les manuscrits auraient chauffé les thermes d'Alexandrie pendant six mois. Selon Mostafa el-Abbadi, il s'agirait d'une fiction inventée par Ibn al-Qifti, un chroniqueur arabe du XII^e siècle, pour justifier la dispersion des bibliothèques arabes par Saladin. Celui-ci aurait vendu les livres afin de financer l'effort de guerre pendant les Croisades. Pour al-Qifti, il serait moins grave de disséminer une bibliothèque que d'y mettre le feu. Les commentateurs chrétiens s'emparèrent de cette fiction pour rendre les Arabes responsables de la perte des manuscrits alexandrins. Ce sont pourtant eux qui assurèrent la

13. Jorge Luis Borges, « Alexandrie », dans *La rose profonde*, Paris, Éditions Gallimard, 1975, traduction française 1983, mise en vers français par Ibarra, p. 129-130.

transmission des savoirs grecs pendant tout le Moyen Âge. En 529, le règne de l'empereur Justinien s'achèvera sur la fermeture des écoles philosophiques d'Athènes et sur les bûchers de livres grecs. Après avoir aboli le paganisme, l'Occident chrétien se referme sur lui-même dans la contemplation religieuse pour plusieurs siècles. Le savoir se replie pour se terrer au fond des monastères. Dans les *scriptoria* du haut Moyen Âge, le livre se raréfie et se transforme en un objet précieux aux enluminures raffinées qu'on attache aux étagères. Le livre enchaîné devient le symbole de la bibliothèque médiévale, qui se réduit à quelques centaines d'exemplaires. Entre autodafés et traductions, le manuscrit ne voyage pas intact. Dans sa traversée médiévale, il change de statut à travers les mutations de sa matérialité. La pénurie de papyrus ou de vélin force les moines à effacer les écritures des parchemins grecs dont ils grattent les surfaces pour leur apposer de nouveaux textes. Ils créent ainsi un autre dispositif textuel : le palimpseste. Quittant la linéarité contraignante, le passage du rouleau au *codex* invente un premier dispositif hypertextuel. Le livre lui-même devient le site de la collection qui regroupe les topiques dans une même unité matérielle et se consulte de manière non linéaire pour favoriser le travail intellectuel.

Dans l'empire grec d'Orient¹⁴, les manuscrits nomades sont récupérés d'abord par les traducteurs byzantins au hasard de leur errance. Dans une atmosphère imprégnée de la nouvelle religion chrétienne, ces polygraphes à l'esprit encyclopédique copient, traduisent et commentent les ouvrages grecs. Ainsi, ils contribuent à la diffusion des savoirs hellénistiques chez les Syriens, les Persans et les Arabes. L'effort de traduction s'étend, pendant toute la période médiévale, aux moines orthodoxes grecs, aux Juifs et aux Arabes. Les œuvres de Platon et d'Aristote, le corpus médical de Galien et les précieux manuscrits issus d'Alexandrie, comme les *Éléments* d'Euclide et l'*Almageste* de Ptolémée suivent en Orient les chrétiens hérétiques et les Juifs persécutés par Byzance, qui les lèguent alors aux bibliothèques et aux écoles musulmanes. Après la diaspora du livre, d'autres pôles de condensation émergent, milieux de traduction : en 832, le calife abbasside al-Maamun fonde la Maison de la Sagesse (*Bayt al-Hikma*) à

14. Les Byzantins prennent le relais de la tradition hellénique au VI^e siècle dans l'Empire d'Orient, jusqu'à la prise de Constantinople en 1453. Ce sont des auteurs chrétiens qui exécutèrent les premières traductions. Après le saccage de la bibliothèque d'Alexandrie et jusqu'à la montée de l'Islam, les nestoriens établis à Édesse contribuent à assurer la survie de l'héritage grec. Ils traduisent en syriaque une partie des manuscrits. Plus tard, à l'époque islamique, ils participent à des versions arabes.

Bagdad. D'abord, il s'agit d'une bibliothèque autour de laquelle se développe un institut de recherche qui devient l'un des pôles importants de traduction. Inspiré du modèle alexandrin, il attire des savants grecs, persans, indiens, chrétiens et juifs. Le roi envoie ses chasseurs de manuscrits par toutes les terres conquises et ordonne la mise en œuvre de grands chantiers de traduction. Plus que de simples intermédiaires, les Arabes transforment l'héritage grec par leurs propres apports. Au sein de leurs alambics, ils prolongent la tradition alchimique issue d'Alexandrie. Ils commentent l'*Almageste* de Ptolémée et poursuivent des travaux d'observation qui fertilisent les manuscrits. La dissémination des bibliothèques arabes pendant les croisades a contribué à la fertilisation intellectuelle de l'Europe occidentale¹⁵. Les traductions arabes des écrits d'Aristote aboutissent dans les *scriptoria* médiévaux pour fonder la scolastique. Lorsque l'Occident quitte sa torpeur, les livres s'échappent peu à peu de leurs tanières au fond des monastères sous forme de copies bon marché qui circulent dans les universités émergentes de Paris ou de Bologne, nouveaux pôles de condensation des savoirs en Europe. Par la suite, l'invention de l'imprimerie libérera le livre en le multipliant dans une prolifération croissante : les idées circulent selon d'autres réseaux, elles fertilisent d'autres milieux. Après la prise de Constantinople par les Turcs ottomans, les savants et traducteurs byzantins gagnent l'Occident avec leurs manuscrits. Les traités grecs de l'Antiquité, transformés par leur passage entre les mains des traducteurs arabes, déferlent sur l'Europe. Leur arrivée massive en Italie contribue à l'avènement de la Renaissance. Parmi eux se trouvent les oeuvres de Platon, le *Corpus Hermeticum* et l'*Almageste* de Ptolémée. L'hybridation des systèmes de pensée que convoquent ces manuscrits fera basculer les horizons intellectuels du monde occidental.

LE DESTIN DES MANUSCRITS ALEXANDRINS :

LE *CORPUS HERMETICUM* ET L'*ALMAGESTE*

La transmission des savoirs grecs par quelques mains privées balise la trajectoire des manuscrits qui, échappés des feux alexandrins et des autodafés, traversent l'époque médiévale pour venir fonder des courants de pensée et semer des révolutions. Dans la frénésie de redécouverte du savoir grec qui saisit l'Europe

15. Vers le XI^e siècle, les manuscrits grecs pénètrent l'Occident principalement par les centres de traduction de l'Espagne, alors entre les mains des Maures, ainsi que par le sud de l'Italie, en Sicile. Les contacts entre les Arabes et les Croisés stimulent une forte demande en manuscrits.

du xv^e siècle, Cosme de Médicis envoie des chasseurs de manuscrits par toute l'Europe et obtient en provenance de Byzance une copie des écrits de Platon ainsi que le *Corpus Hermeticum*. À la demande de Cosme, Marsile Ficin entreprend la traduction de ces œuvres qui exerceront par la suite une influence déterminante pour transformer en profondeur le paysage intellectuel de la Renaissance. Les écrits hermétiques et la quête d'un savoir perdu séduisent les artistes et les intellectuels. Ils sont fascinés par ce courant de pensée qui propose un mélange de culte solaire et de mysticisme cosmique. Il attire par son ancienneté supposée, son contenu magique, le secret dont il s'entoure. Ces idées étaient censées provenir d'Égypte, à l'époque de Moïse, inspirées par Thoth, le dieu égyptien inventeur de l'écriture que les Alexandrins identifièrent au dieu Hermès. Les écrits hermétiques ont plutôt été rédigés par plusieurs auteurs aux II^e et III^e siècles après J.-C. dans l'Alexandrie antique. Pourtant, à la Renaissance, on ne doutait pas qu'ils soient authentiques. Les écrits de Ficin contribuèrent à propager cette erreur historique. L'Église s'oppose alors fortement à la magie, à l'alchimie et aux sciences occultes qu'Augustin avait condamné dans ses écrits. Pour ne pas choquer le clergé, Ficin assimile les idées hermétiques au cadre épistémologique du christianisme. Il distingue ainsi deux types de magie : d'une part les ouvrages diaboliques héritiers de l'époque médiévale et d'autre part la magie de la philosophie naturelle, qui tente de capter un tissu de forces issues de l'action de l'*animus mundi*. L'idée de l'âme du monde provient du *Timée* de Platon et sera reprise dans le courant néoplatonicien qui circule d'Alexandrie à la Renaissance. Il se dégage de ce lacis l'image d'un cosmos vivant, habité de forces qui irriguent la nature entière par *simpatia*, ou des enchantements secrets qui attirent toutes choses entre elles. Cette magie naturelle fait intervenir les forces occultes à travers des figures magiques, intermédiaires entre le *spiritus mundi* et le monde corporel. Le Mage fixe le souvenir dans sa mémoire qui agit comme un reflet du pouvoir spirituel dont se charge la figure. Cette idée sera reprise par Giordano Bruno dans son interprétation de l'*ars memoriae* antique qui organise le contenu de la mémoire. Il s'agit de fabriquer une figure de l'univers au sein de l'imagination pour la fixer dans l'âme et servir de relais aux forces cosmiques qui se transmettent ainsi au monde matériel. Les *imagines* désignent les images talismaniques, lieu médian entre l'esprit et le corps, comme la figure chrétienne de l'ange, intermédiaire entre le monde divin et humain¹⁶.

16. Frances A. Yates, *Giordano Bruno et la tradition hermétique*, trad. Marc Rolland, Paris, Éditions Dervy, coll. « Bibliothèque de l'hermétisme », 1996 [1964], p. 100.

Ainsi, la science moderne émerge sur la toile de fond de la tradition hermétique venue d'Alexandrie qui exerce une influence marquante sur la philosophie naturelle comme sur l'art de la Renaissance. La magie naturelle de Ficin amalgame ces idées aux cultes orphiques qui essaimèrent dans le foisonnement des sectes alexandrines à travers un recueil d'hymnes intitulé *Orphica*, incantations qui exaltent la figure du Soleil comme image de Dieu et la musique des sphères planétaires. Un siècle plus tard, c'est sur son lit de mort que Copernic reçut le premier exemplaire de son *Revolutionibus orbium coelestium*¹⁷. Ce traité, qui fut l'œuvre de sa vie, changea la trajectoire intellectuelle de son époque en amorçant une révolution paradigmatique. Dans son introduction, Copernic réfère au culte solaire et à l'harmonie des sphères cosmiques, inspiré des écrits de Ficin qui imprègnent la Renaissance. La rédaction de cet ouvrage suit pas à pas l'*Almageste* de Ptolémée¹⁸ dont il respecte scrupuleusement les données astronomiques mais il en constitue le renversement paradigmatique : le géocentrisme de Ptolémée bascule dans l'héliocentrisme. La Terre redevient mobile, mais elle quitte désormais sa position centrale dans la représentation du monde. Inspiré par Hermès et les cultes orphiques, le système copernicien répond à une esthétique métaphysique qui place le Soleil au centre de sa cosmologie. Les mathématiciens qui lui succèdent adoptent les calculs de Copernic, mais rejettent l'idée d'une Terre en mouvement : pour éviter d'éveiller le soupçon, ils prétendirent qu'il s'agissait d'une fiction mathématique sans lien avec le réel et non pas d'un système décrivant l'état physique du monde. Malgré les craintes du chanoine polonais, l'Église ne réagit pas immédiatement aux idées coperniciennes¹⁹. Ce n'est qu'en 1616, soit près de 70 ans après sa publication, que le livre fut mis à l'Index et que la théorie copernicienne fut déclarée « fautive, absurde philosophiquement et formellement hérétique²⁰ ». Une génération après

17. *La révolution des orbis célestes* de Nikolaj Kopernik (1473-1543) parut en mai 1543.

18. Selon Kepler, ce traité constituait davantage une interprétation du traité de Ptolémée que de la nature elle-même. Copernic construit une cosmologie nouvelle à partir des données mêmes contenues dans l'*Almageste*. Voir Paolo Rossi, *La naissance de la science moderne en Europe*, trad. Patrick Vighetti, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Faire l'Europe », 1999 [1997], p. 99-102.

19. Voir Thomas Kuhn, *La révolution copernicienne*, trad. Avram Hayli, Paris, Éditions Fayard, coll. « Le Phénomène scientifique », 1973 [1957].

20. Cité dans Paolo Rossi, *La naissance de la science moderne en Europe*, p. 105.

Copernic, Giordano Bruno, le penseur nomade, multiplie les voyages par toute l'Europe et contribue à propager les idées coperniciennes, qu'il incorpore dans un lacs imprégné d'hermétisme et de culte solaire. Pour Bruno, la Terre se meut autour du Soleil comme un être vivant. Cet agrégat d'idées éveille les soupçons de l'Inquisition : le mage de *l'ars memoriae* meurt sur le bûcher en 1600 pour avoir affirmé que l'univers est infini et qu'il existe une pluralité de mondes. Dans la rumeur de la nouvelle qui se propage, Galilée se rétractera, quelques années plus tard ; Descartes décide de ne pas publier le traité cosmologique qu'il est en train d'écrire. Scellant le nomadisme de la pensée, bûchers humains et livresques s'entrelacent dans les arcanes de l'histoire. Le jeu des transmissions se lie inextricablement aux censures qui incendient les livres penseurs comme leurs manuscrits, dans les mêmes feux de l'ignorance.

JEUX DE MUTATIONS : LES DERNIERS AVATARS DU LIVRE ET DE LA BIBLIOTHÈQUE

Entre ses moments de nomadisme et de reterritorialisation se joue le destin du livre-caméléon. Lorsqu'on ne rêve pas d'une bibliothèque totale, on imagine un seul livre qui contiendrait, entre ses usures et ses déchirures, tout les savoirs du monde. On imagine l'Encyclopédie. Après ses tribulations dans l'histoire des idées où il fonde des pensées et sème des révolutions au hasard de ses errances, la trajectoire du livre aboutit dans les filets de la Toile contemporaine qui le dématérialise. D'abord humble support de la mémoire entre les mains du rhétoricien antique, puis instrument du prestige dans la constellation alexandrine, il se raréfie dans sa traversée médiévale ou se transforme entre les mains des traducteurs ; il est maintenant le dernier avatar des technologies contemporaines qui en balisent désormais les mutations. On a fait couler beaucoup d'encre sur la mort de cet émissaire ancestral des savoirs, mis en péril par sa dématérialisation dans les réseaux tentaculaires d'Internet où se profile un autre nomadisme. Occupés à s'abreuver de ses imaginaires ou à se perdre dans ses labyrinthes, on en oublie la présence matérielle du livre. L'émergence de son avatar électronique suggère de porter à nouveau le regard sur sa patine, son archaïsme bienheureux, sa sensualité discrète que nous avaient cachée des siècles de lecture. La transmission des savoirs se joue entre l'ouverture et la clôture, entre condensation et dissémination, entre nomadisme et ancrage dans le territoire. Les réseaux hypertextuels d'Internet nous confrontent à d'autres vertiges, ceux de la prolifération et de l'excès de mémoire. La bibliothèque virtuelle devient le siège de contaminations potentielles où se reflètent les

imaginaires de la fin. Dans *El libro de arena*²¹, Borges imagine un livre hypertextuel qui trace des desseins infinis pour entraîner ses lecteurs dans ses méandres sans commencement ni fin. Épuisé par ses labyrinthes tentaculaires, le narrateur finit par l'abandonner sur l'étagère anonyme d'une bibliothèque publique. Sur ces nouveaux territoires du nomadisme s'inscrit la trace humaine à travers les réseaux contemporains qui la démultiplient : les nouvelles mutations du livre renvoient à l'inquiétude de Platon. Dans les filets de ces labyrinthes hypertextuels saturés de mémoire, la bibliothèque virtuelle n'appelle-t-elle pas parfois la fuite vers l'oubli ?

21. Jorge Luis Borges, *Le livre de sable*, trad. Françoise Rosset, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Collection Folio bilingue », 1990 [1975].